

Edmund Phelps : « La Prospérité de Masse » - Odile Jacob

Posté le : 15 juillet 2017 21:32 | Posté par : Blog du cercle des économistes e-toile
Catégorie: Concepts fondamentaux, Attitudes, Crise mondiale, Histoire économique récente, Réforme, Economie et politique

J'ai croisé pour la première fois les travaux d'Edmund Phelps à la fin des années soixante. La thèse de doctorat que je préparais concernait la prévision à long terme. Plus j'avancais dans ce travail, moins il m'apparaissait que cet exercice fut, sinon utile, du moins possible. Comme mon directeur de thèse vivait de la passion de l'époque pour le futur, les tensions grandissaient. Le travail universitaire est ainsi fait qu'il me fallait trouver des études extérieures corroborant les hypothèses désagréables que j'avais émises. Il n'y en avait pas. Sauf un texte d'un certain Edmund Phelps qui expliquait très justement que l'économie concurrentielle était fondée sur l'imagination et la rupture et que toute prévision longue n'avait strictement aucun sens, ce que la suite allait prouver au-delà de toute contestation. Cette référence entraîna le retrait immédiat de mon directeur de thèse, peu soucieux de travailler contre son gagne-pain. La connaissance n'est pas la seule mamelle de l'Université, ni l'objectivité et le courage intellectuel. La mode de la futurologie est passée depuis longtemps. RIP.

Edmund Phelps a, lui, continué à montrer une capacité à s'investir dans les grands problèmes économiques sans préjugés ni révérences excessives aux anciens. On reconnaît les grands maîtres à ce qu'ils s'attaquent aux grandes questions. Quel était le drame intellectuel de la science économique à la fin des années soixante ? Deux branches contradictoires de la discipline s'étaient développées en parallèle : la microéconomie et la macroéconomie. Pour simplifier, l'économie basée sur le modèle Pareto-Walrasien, et l'économie keynésienne fondée sur le jeu de variables globales. Les professeurs d'économie prudents, comme Raymond Barre en France ou Samuelson aux États-Unis, se sont contentés, dans leurs manuels, de faire coexister les deux mondes sans tenter de les réconcilier. Dans le premier tome de son manuel Barre explique que les crises ne sont pas possibles car les marchés réagissent pour « revenir à l'équilibre ». Dans le second il explique comment on juggle les crises... Edmund a essayé pour sa part de fusionner les deux mondes et de montrer comment on pouvait tenter de créer une explication microéconomique de la macro. On peut juger qu'il n'y a pas totalement réussi. Mais il a ouvert de nombreuses portes, et partiellement démonté les thèses keynésiennes. C'est cet effort qui lui a valu un prix Nobel mérité (ce qui est rare), car il a réellement influencé la manière de penser l'économie, tout du moins hors de France.

Son dernier livre, *Prospérité de Masse*, chez Odile Jacob, porte toujours la marque des grands. La question la plus importante du moment est bien la prospérité générale. La crise de 2008 et la stagnation qui a suivi ont frappé les esprits et les petits penseurs se sont tous lancés dans des explications abracabrantesques sur la fin d'un monde livré aux robots, aux codeurs et à Uber qui ne pouvaient que créer les conditions d'une régression misérabiliste.

Edmund Phelps considère à juste titre qu'il faut d'abord comprendre la nature exacte de la rupture totale avec le monde ancien qui s'est produite, selon lui, de façon différentielle, au XIXe siècle et qui a provoqué l'énorme croissance subséquente.

Il va le faire de façon plutôt iconoclaste par rapport aux grandes machineries historiques qui ont cours. Il n'hésite pas à contredire de nombreux grands auteurs comme Marx, Keynes mais aussi

Schumpeter ou Max Weber, ce qui surprendra des lecteurs habitués à entendre des louanges constantes sur ces deux auteurs.

Le traducteur n'a pas dû s'amuser. L'auteur n'a pas la rigueur conceptuelle des grands philosophes et il a du mal à forger les mots qui vont avec ses concepts (et réciproquement). Ne donnons qu'un exemple, mais il y en a beaucoup d'autres : l'auteur distingue le capitalisme marchand et une économie « moderne » très différente qui s'est imposée dans quelques endroits privilégiés après elle. Il ne peut plus employer le mot capitalisme pour qualifier ce nouvel état, puisqu'il préexiste dans un état différent. D'où ce concept de « modernité » qui s'appuie sur un mot-valise et creux qui dessert son propos. Heureusement si l'esprit anglo-saxon ne porte pas aux rigueurs conceptuelles kantienne, il n'interdit pas de se faire comprendre, même si c'est au prix de très nombreuses redites et de quelques abus de mots.

Décrire et expliquer les conditions de cette économie moderne voire « résolument moderne » est l'objet premier du livre. Démontrer que la force culturelle de cette économie est essentielle et qu'il faut la renforcer encore pour construire une prospérité de masse en est le second but. Constaté que c'est le contraire qui a été fait depuis les années soixante aux États-Unis donne, pour l'auteur, l'explication de la stagnation actuelle.

Nous laissons au lecteur le soin de lire et de digérer ces analyses qui le surprendront tant les concepts sont loin de ce dont il a l'habitude. L'auteur cite beaucoup d'auteurs américains qui sont de parfaits inconnus en France. Il pratique un américanocentrisme typique des auteurs américains pour qui l'économie est d'abord celle des États-Unis

S'il prend soin de passer le cap de la surprise et de la nouveauté totale, le lecteur accédera à de très nombreuses idées intéressantes. Nous y attachons de l'importance parce qu'elles recourent beaucoup des observations que nous faisons nous-mêmes, si on nous pardonne ce narcissisme déplacé. Inutile d'en faire l'inventaire exhaustif ici, mais comment ne pas comprendre que la ville, la démographie nombreuse, l'esprit critique, l'imagination, la volonté de réussir sa vie, le rejet des corporatismes d'état, le sens de l'avenir, la réflexion libre, le plaisir de l'action collective avec des résultats, le sentiment du bien commun, la « vie belle », le goût pour les fruits du succès, la fierté d'une innovation réussie, l'acceptation de voir des situations acquises se perdre, sont les moteurs indispensables du dynamisme économique. Comment ne pas accepter l'idée que le système économique le plus juste est celui qui permet au plus pauvre d'être le moins pauvre possible. La prospérité est le fruit d'une acceptation collective que l'innovation et la productivité permettront de faire mieux que le conservatisme et l'étatisme.

Comme nous, Edmund Phelps refuse les explications simplistes ou mécanistes. Non l'explosion économique des cent dernières années n'est pas principalement liée aux grandes inventions. La connaissance n'est pas seulement celle des sciences mais aussi l'expérience accumulée sur le terrain par des millions de personnes qui apprennent patiemment les mille et une règles essentielles à la maîtrise des domaines que l'imagination et le rêve ouvrent en permanence à l'esprit d'entreprise. Les grandes masses ne jouent pas le rôle qu'on affirme trop légèrement. L'accumulation de capital ne suffit pas à provoquer la prospérité. Le gonflement étatiste de la demande globale ne suffit pas à créer de la croissance etc. « L'Europe tuera son économie aussi longtemps qu'elle s'accrochera à sa conviction qu'une économie corporatiste peut produire une stabilité et une harmonie inaccessibles au capitalisme sans rien perdre de son dynamisme ». Edmund Phelps n'est pas favorable à ce que nous appelons « l'énarchie compassionnelle », dont le triomphe électoral récent en France nous laisse sceptique.

Trois événements qui ne sont pas cités dans le livre viennent corroborer le caractère populaire de ce qu'il appelle l'économie d'innovation et de dynamisme, l'économie « moderne ».

Lors de la chute du mur les socialistes démocratiques de l'Europe de l'Est ont cru leur temps arrivé : le visage humain du socialisme allait séduire les foules énamourées. Toute la jeunesse s'est précipitée dans la joie de l'autonomie et du dynamisme personnel, cherchant les libertés d'agir en toute autonomie, loin des verbiages d'un état moralisateur. À Cuba, la possibilité d'avoir un tant soit peu d'autonomie loin des haut-parleurs de la propagande castriste a fait naître des milliers de micro-entreprises. En France, Huber a vu l'émergence d'une classe de fils d'immigrés sans diplômes heureux d'agir en toute autonomie. Le 9.3 s'est retrouvé avec de l'espoir.

La pulsion de l'autonomie, de la construction de soi-même, de l'imagination de son cadre professionnel, du travail intellectuel de maîtrise d'environnements nouveaux, offrant à l'esprit de nouveaux vecteurs d'application, là se trouve le cœur du dynamisme de l'économie prospère. A contrario : le « retour à l'obsession prémoderne du patrimoine, [...] a poussé toute une génération à dédaigner la créativité, l'exploration et la découverte. Avec l'émergence d'une culture prémoderne et médiévale des droits acquis, de la suffisance, du conformisme et de la dépendance vis-à-vis du groupe, on a assisté à un déclin du vitalisme et du « faire » ».

Donc du dynamisme endogène.

Les idées d'un Phelps ne sont jamais présentes et encore moins discutées en France dans les médias qui se contentent de ressasser des idées pré-calibrées et de juger en fonction de cases prédéfinies. Lire Phelps est un exercice contre la sclérose. Les imbéciles à œillères idéologiques le classeront stupidement dans les « libéraux » incoercibles, ce qu'il n'est pas. Phelps n'est pas Ayn Rand. Il n'hésite pas à contredire Von Mises et Hayek. Nos contempteurs, si jamais ils se commettaient à lire le livre, seraient étonnés du nombre d'institutions et de comportements, propres au capitalisme actuel, que l'auteur condamne. Il analyse de très nombreuses évolutions, notamment financières, qui vont dans le sens de l'étouffement du dynamisme, du renforcement des situations acquises, du refus des remises en cause progressistes des manières de faire.

Est-ce à dire qu'Edmund Phelps est totalement convaincant ? La grande faiblesse du livre est de ne pas prendre acte de la bascule du début des années soixante-dix. Il voit bien qu'il y a un avant et un après, mais il n'explique pas pourquoi. Il glose énormément sur les conséquences et les comportements qui ont renforcé les difficultés, mais il n'analyse pas les causes. Le système monétaire international est totalement absent de ses réflexions. Même s'il admet que certaines institutions sont dysfonctionnelles, il ne voit pas que les changes flottants et les déséquilibres monstrueux de balances de paiement sont à l'origine de pratiquement tous les maux de détails qu'il souligne. De même il laisse de côté totalement la question de l'énergie et celle de l'écologie et du développement durable.

Cela tient à son parti pris ancien d'expliquer le macroéconomique exclusivement par le microéconomique. Cette tentative a largement avorté sur un plan universitaire et théorique. Maintenir cet angle de vue inexact lui interdit l'analyse de grandes erreurs dommageables dont beaucoup sont la cause des phénomènes qu'il dénonce.

Didier Dufau pour le Cercle des économistes E-toile.